

L'Anachronique du flâneur N° 11

(Conférence donnée au Marin, Martinique,

le 26 novembre 2015 à 10 :30)

De l'objet rituel à l'objet d'art sacralisé

Un historien des religions américain dont je viens de traduire un livre, début 2015,¹ du nom de Clark Strand, fait collection d'objets rituels, de talismans et bibelots religieux du monde entier. Il a été frappé par le fait que ces objets empruntaient des formes extrêmement variées. Mais il fait remarquer en même temps que les chapelets, par exemple, dans toutes les traditions – catholique, orthodoxe, musulmane ou bouddhiste, – se ressemblaient beaucoup. C'est pourquoi, rencontrant une paléanthropologue qui avait passé beaucoup de temps à faire des fouilles dans le Sud de la France, il lui a demandé à quel moment on avait vu apparaître des chapelets, dans les annales de l'archéologie. Il voulait élaborer une théorie sur les origines de la méditation et de la prière.

« Les colliers sont parmi les premiers objets à avoir une fonction purement décorative », lui a-t-elle expliqué. « Mais non, à l'origine, je ne pense pas qu'ils aient eu quoi que ce soit à voir avec la prière. Ils ont toujours existé mais sont devenus courants pendant la dernière ère glaciaire, quand la progression des glaciers a poussé les premiers êtres humains à se regrouper dans une même région habitable. Les colliers ont servi de repères

¹ Clark Strand : « Réveiller le Bouddha, » l'Harmatan, 2015. Traduit par Marc Albert

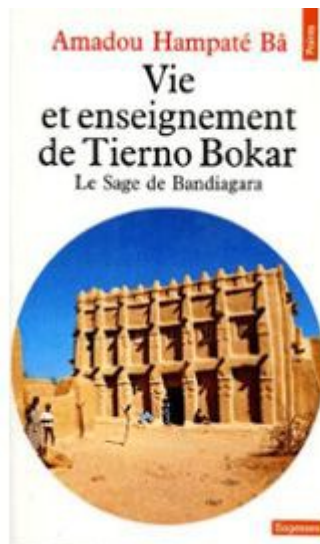
visuels pour distinguer une tribu d'une autre. On trouve ainsi des perles noires de l'Homo sapiens, et des perles blanches de l'Homo sapiens. A l'origine, ce fut peut-être une bonne façon de se distinguer les uns des autres. »

Perles blanches, perles noires

Clark Strand avait élaboré une théorie suggérant que les êtres humains avaient créé des chapelets en réponse à quelque obscure préoccupation religieuse préhistorique. Après tout le mot *bead*, en anglais (perle ou grain d'un chapelet ou d'un rosaire) signifiait à l'origine « prière ». Mais d'après cette experte, il était plus probable qu'ils avaient été créés pour marquer leurs différences, ce qui les distinguait les uns des autres et pour faire valoir les protections et les privilèges attachés à leur groupe d'appartenance.

Cette remarque m'a rappelé d'abord un passage du très beau livre d'Amadou Hampaté-Bâ, « *Le sage de Bandiagara* »².

² Amadou Hampaté-Bâ : *Vie et enseignement de Tierno Bocar, le sage de Bandiagara* Le Seuil coll. Points.



Ce grand écrivain qui rend vivante la philosophie soufie à travers la biographie du sage Tiernobocar, pourrait bien être appelé lui-même « *Le sage du Mali* ». Et sa compréhension de l'islam est bien loin des caricatures de cette religion qu'en font à notre époque certains partis politiques.

Dans son livre, Amadou Hampaté-bâ relate un fait extrêmement révélateur des distorsions et trahisons que les luttes de pouvoir font souvent subir aux croyances religieuses : la seule différence dans le nombre de grains du chapelet, onze selon les uns ou douze selon les autres, avait conduit à une véritable guerre civile dans le Mali du début du 20^e siècle, avec la participation active des autorités colonialistes prenant le parti d'une secte contre l'autre !

Cela m'a rappelé également la découverte faite, il y a seulement quelques années, à Paris chez un marchand d'art africain, de ce que les spécialistes appellent un « masque passeport ». C'était un masque miniature, assez petit pour tenir dans la paume de ma main, réplique exacte d'un masque *Dan*, de Côte d'Ivoire. J'ai eu vingt ans en Côte d'Ivoire. J'avais ramené de là-bas un masque *dan* exactement semblable au masque passeport, que j'avais religieusement emporté depuis avec moi

dans tous mes voyages. J'étais si attaché à ce masque qu'en 1972, à Jérusalem, ayant rejoint un groupe d'acteurs du « *Bread and Puppet Theater* » de New York, j'en avais fait un moulage en papier mâché. Recouvert de peinture dorée, il m'avait servi, sur le campus de l'Université de Jérusalem, à mimer précisément un conte soufi.



Ainsi, bien avant que l'éprouvant rituel du passeport biométrique soit inventé, quand une personne d'une certaine ethnie entreprenait un voyage dans une autre région d'Afrique que celle dont elle était originaire, elle emmenait avec elle un petit masque modèle réduit indiquant, sans falsification possible, son identité et le groupe auquel elle appartenait.

Clark Strand poursuivait en disant que les premières religions avaient probablement trouvé leur origine dans une prise de conscience commune : Prières et méditations sont sans doute apparues lorsque les êtres humains ont été confrontés à cette vérité la plus simple de toutes : aucune affiliation tribale ne pourra

jamais vous protéger des réalités qui leur sont communes à tous : la vieillesse, la maladie et la mort.

Quelques mots sur le vodou haïtien

Ayant vécu presque deux ans en Haïti, où j'avais atterri quelques semaines après la mort de Papa Doc, je ne pouvais naturellement échapper à une certaine fascination pour le vodou. Cet intérêt était si fort que je me souviens, au cours d'une cérémonie, avoir reçu une tape sur la tête parce que je voulais aller voir de trop près ce qui se passait dans un coin interdit du *hounfor* : là où sur une table étaient posés *assons*, (hochets en Calebasses remplies de graines), bougies, bouteilles, flacons de verre et fioles contenant peut-être des esprits.

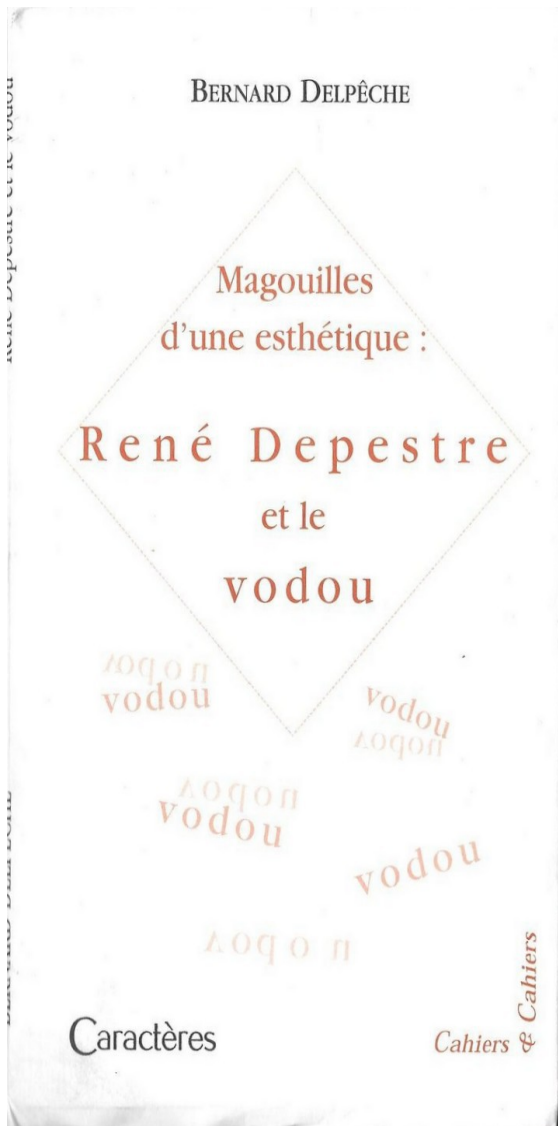


Les tambours, la famille des tambours, ornés des signes des loas qu'ils servent à invoquer sont naturellement des objets sacrés dans les rituels afro-américains, comme cette 10^e Biennale du Marché Contemporain du Marin le prouve abondamment. Le rôle des tambours dans les rituels religieux de toute la planète, mériterait à lui seul un livre, ou même plusieurs, qui ont peut-être déjà été écrits. Mais les tambours ne sont pas les seuls objets sacrés. Tout, dans l'enceinte du péristyle, le lieu où se tient la

cérémonie vaudou, est un objet sacré : le *poteau-mitan*, mât central reliant le péristyle au cosmos ; mais aussi le sabre dont un officiant possédé se frappe le front sans s'y faire la moindre blessure, et peut-être même jusqu'à la cuvette dans laquelle le sang du cabri décapité en sacrifice et suspendu au poteau mitan, s'écoule goutte à goutte. Que les esprits sensibles qu'une telle évocation pourrait révolter aillent faire un tour aux abattoirs dont sort le steak qu'ils mettent quotidiennement dans leur assiette, et ils verront que la prétendue barbarie des officiants du vodou est peut-être bien moindre que la barbarie profane ordinaire de nos contemporains.

Les symboles graphiques jouent un rôle important dans les rituels religieux. La croix est un symbole partout présent, que l'on retrouve aussi dans certains *vévés* du vodou haïtien. Les *vévés* sont des figures éphémères tracés sur le sol avec de la farine, destinés à appeler, le temps d'une cérémonie, des divinités particulières. Le *vévé* d'Erzulie Frida, déesse de l'amour a la forme d'un cœur bordé de franges et Agoué, le loa des voyages, répond à l'appel de ceux qui l'invoquent lorsque l'on trace sur le sol son *vévé*, un bateau avec sa voile et son ancre. Je me souviens avoir couvert des cahiers de notes de dessins de ces deux loas-là. Les retrouvant, bien des années plus tard, j'en ai même reproduit quelques uns dans une postface écrite pour un ouvrage consacré à « René Depestre et le vodou. »³

³ Editions Caractères, Paris : 2005.



Postface de Marc-Albert Levin
Alleluia pour un homme fertile

L'essai de Bernard Delpêche, universitaire vivant au Canada (comme d'ailleurs une partie culturellement très active de la diaspora haïtienne), a un grand mérite. En une centaine de pages, il propose une approche originale de l'un des écrivains et poètes de langue française les plus enthousiasmants de la seconde moitié du XX^e siècle. René Depestre est devenu une sorte de sage qui, ayant parcouru le globe en tous sens, ne sort plus du silence et de l'air pur qu'il est parti goûter dans l'Aude que pour nous offrir un fin travail d'orfèverie poétique, comme il l'a fait avec son « Anthologie personnelle » parue en février 1993.

Les incondtionnels comme moi de l'œuvre de Depestre ne peuvent qu'apprécier tout ce qui peut la faire mieux connaître, même et surtout si c'est pour lui donner un éclairage original.

103

J'avais vu à Jérusalem en 1972, les trois religions majeures se disputer les mêmes « lieux saints » avec des fusils mitrailleurs. A New York, en 1975, alors que j'étais déguisé en cuisinier de Miles Davis, Herbie Hancock que j'avais rencontré chez lui, m'a encouragé à pratiquer le bouddhisme. J'ai suivi son conseil et

quarante ans plus tard, je ne le regrette vraiment pas. C'est une philosophie qui ne justifie la guerre sous aucun prétexte et qui prône le respect de tous les êtres humains, quelles que soient leurs croyances et leurs origines. Elle enseigne également le respect des personnes sans aucune croyance religieuse (peut-être, à notre époque et dans certains pays, les plus nombreuses). Si je me suis permis cette parenthèse autobiographique, c'est parce qu'elle me permet d'indiquer que dans le bouddhisme encore, on retrouve des objets rituels : il y a un objet de vénération, le *Gohonzon*, représentant en caractères chinois et sanscrits la loi de l'univers. C'est devant le *Gohonzon* que l'on récite le mantra et que l'on formule ses prières. De plus, on lui fait des offrandes : celle du feu (en allumant des bougies) ; de l'air (en brûlant de l'encens) ; de l'eau, (une eau fraîche que l'on renouvelle chaque matin) ; des feuillages verts tenaces, (symbolisant l'éternité de la vie) et des fruits (représentant les bienfaits de la terre). Le son du gong, joue le même rôle que celui des tambours, il représente l'offrande de musique.

Je voudrais souligner toutefois, que l'observance de rituels, si poétique qu'elle paraisse ou rassurante qu'elle soit, n'est en aucun cas la preuve d'une authentique spiritualité. Si elle conduit à discriminer à l'encontre de ceux qui n'observent aucun rituel, elle contredit l'esprit même du bouddhisme qui enseigne le respect de tous les êtres humains quels qu'ils soient.

Impossible de quitter le sujet des objets rituels sans parler de la sacralisation de certains livres, textes sacrés du judaïsme (la Bible) du christianisme (les Evangiles) de l'Islam (le Coran) et d'un texte central du bouddhisme du Mahayana, le Sûtra du Lotus. On disait, en Asie centrale, en Chine et au Japon, que chaque caractère du Sûtra du Lotus était un bouddha. Si bien que certaines éditions enluminées de ce texte au Japon, en accompagnaient chaque caractère chinois de l'image d'un bouddha assis sur un lotus. Ayant eu la chance de participer à la traduction française de

ce texte⁴, je sais qu'il ne comporte pas moins de vingt-huit chapitres. Et placer un bouddha souriant assis sur un lotus à côté de chaque mot de cet ouvrage demanderait sans doute trop de pages pour qu'un éditeur moderne accepte de le publier.

L'objet d'art moderne

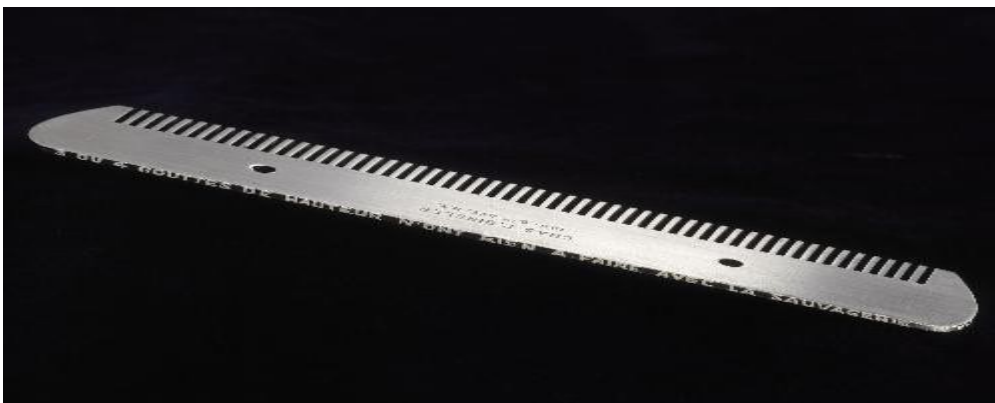
J'aimerais maintenant parler d'une certaine évolution que l'objet d'art a connue en Occident. Du 17^e siècle jusqu'au début du 20^e siècle, il consiste essentiellement en peintures, d'abord murales puis de chevalet. Mais la visite de n'importe quelle exposition internationale d'art contemporain de nos jours n'est pas longue à vous démontrer que le concept d'art a considérablement évolué. Notamment avec ce que l'on appelle les installations. Rien de tout cela ne pourrait se comprendre sans un petit détour par Marcel Duchamp. Petit détour ou grand bon en avant ? Marchand du Sel, comme on l'a appelé aussi, a été une sorte d'ironiste de l'art qui n'avait pas prévu que son message serait récupéré par les institutions mêmes dont il se moquait.

Marcel Duchamp était membre d'une famille où tout le monde était peintre, et il obtint un énorme succès au tout début du 20^e siècle avec son « *Nu descendant un escalier* » à l'Armory Show » de New York.

⁴ *Le Sûtra du Lotus*, Editions des Indes Savantes, Paris :2007. Traduit par Marc Albert et Sylvie Servan-Schreiber.



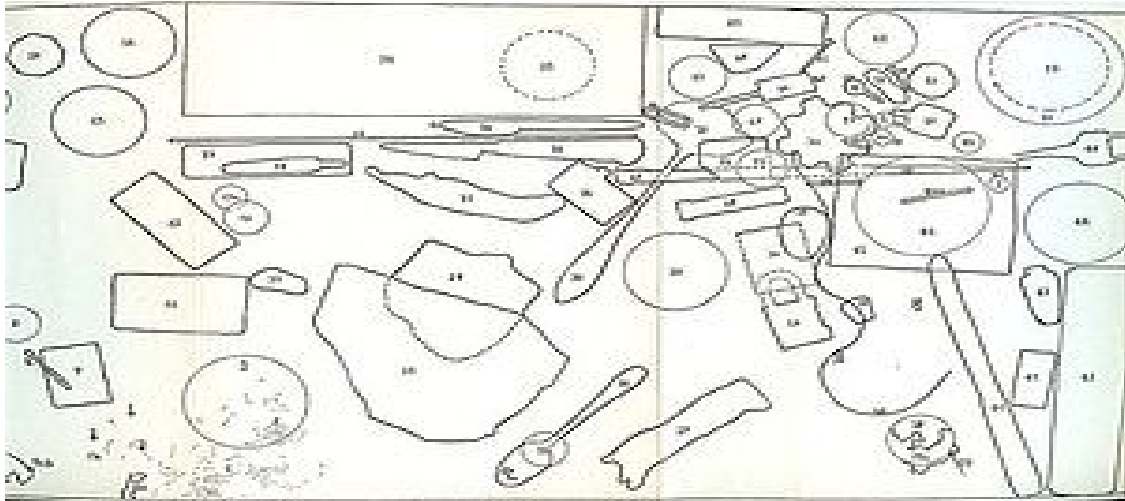
Il devint par la suite un redoutable adversaire de la peinture avec des expressions comme « *bête comme un peintre* », ou en disant que si les peintres continuaient quand même à peindre, c'était seulement par amour de l'odeur de la térébenthine. Il affirma aussi – et ce n'est peut-être pas faux – que si une œuvre survivait plus de vingt ans au moment où elle avait été créée, c'était imputable aux institutions, aux musées ou aux spéculations financières bien plus qu'aux intentions ou au talent de celui ou celle qui l'avait créée.



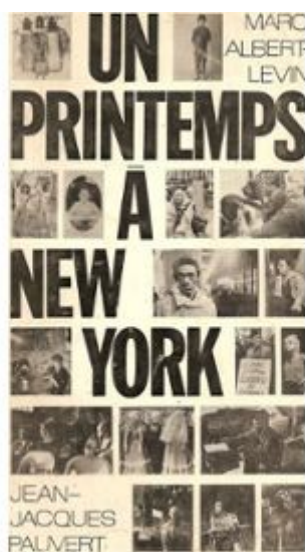
Il choisit en février 1917 comme ready-made un « *Peigne à chien* » en métal très ordinaire, précisément parce qu'il n'est ni beau ni laid. Et Duchamp l'enrichit d'un titre qui est à proprement parler un non-sens "*Deux ou trois gouttes de hauteur n'ont rien à voir avec la sauvagerie*". Ce peigne, exposé désormais au musée de Philadelphie a survécu sans rien en dire à deux guerres mondiales et à des cataclysmes d'une telle ampleur qu'ils auraient dû modifier au moins le sens du mot sauvagerie.

Daniel Spoerri

En droite ligne dans la postérité de Duchamp, Daniel Spoerri, un artiste du Nouveau-Réalisme, avait publié dans les années 60 un petit livre qui a joué un grand rôle dans ma façon d'écrire qui s'appelait « *Petite Topographie anecdotée du Hasard* ». Il avait fait sur un papier calque le relevé de tous les objets qui se trouvaient sur sa table de travail, et les avait numérotés en renvoyant ces numéros à une légende.



Ce qui m'avait stupéfié, c'est qu'il se gardait bien de sortir de la plus banale objectivité : « acheté, rue de Seine, pour tel prix. Colle de telle marque, utile pour le fer mais pas pour le papier. » A un moment donné, il avait imaginé, à la Galerie J, juste à côté du Marché Saint-Germain, un dîner des critiques d'art. Après le repas, il avait collé sur des planches en bois leurs couverts, verres, assiettes et ce qui restait dedans et les avait exposés comme des œuvres d'art sur les murs de la galerie !



A la fin de mon premier livre « *Un Printemps à New York* »⁵ (1969, Jean-Jacques Pauvert éditeur), j'avais voulu faire à la manière de Spoerri l'inventaire de ma valise. Mais il n'y avait pas un seul objet qui ne me renvoie à une avalanche de souvenirs et d'associations d'idées. Malheureusement pour vous qui m'écoutez digresser avec tant de patience, c'est ainsi que j'ai découvert mon style !

Duchamp et les Nouveaux-Réalistes choisissaient les objets pour leur « objectivité », alors que les « objecteurs », y compris tous ceux qui sont présents dans ce « Marché d'Art contemporain du Marin » choisissent les objets pour la richesse des associations d'idées et des sentiments qu'ils suscitent. Dans les installations de Christian Bertin, à qui je dois d'avoir été invité à cette Biennale, l'art et la poésie prennent leur revanche.

La sacralisation de l'objet d'art

Dans une société de plus en plus laïcisée, l'art est le dernier refuge d'un certain sentiment du sacré. L'acheteur d'une œuvre fait une offrande à l'art en versant le prix qu'elle coûte à son marchand, qui ne s'en approprie, notez le bien, qu'une partie au passage. Et le marchand lui aussi fait « œuvre sainte » en permettant à l'artiste

⁵ Marc Albert-Levin, « *Un Printemps à New York* » (Paris : 1969) Jean-Jacques Pauvert éditeur.

de ne pas mourir de faim. Le collectionneur quant à lui, conservera l'œuvre d'art avec d'autant plus de soin que son acquisition lui aura coûté plus d'argent ou d'efforts.

C'est aussi à travers sa monétarisation que s'est effectuée la sacralisation de l'art moderne. Les records de prix de vente des œuvres d'art dans des ventes aux enchères dont les médias se font largement l'écho, sont un index nécessaire à toute compréhension de l'histoire de l'art moderne. Et les œuvres d'art volées par les nazis pendant la Seconde Guerre mondiale étaient plus sacrées pour eux que la vie de leurs propriétaires.

Objets rituels du monde moderne

Notre monde moderne est lui aussi empli d'objets rituels. Ma belle-sœur Giliane, qui vit à Fort-de France, m'a fait remarquer qu'il était difficile de vivre en Martinique sans ces trois objets rituels que sont une voiture, un frigidaire et une machine à laver. J'avoue pour ma part qu'il me serait difficile de vivre sans carte vitale, carte bleue et carte de presse, preuves de mon attachement à la santé, aux finances et à la créativité. Mais, tout en sachant que c'est un luxe qui n'appartient qu'aux plus privilégiés de la planète, j'imagine encore plus mal une maison totalement vide d'œuvres d'art. J'aime leur compagnie silencieuse et en partager la

contemplation avec des amis. Je les préfère à la télévision qui me bombarde de mauvaises nouvelles et à l'avalanche d'images fugitives et arbitraires qu'elle déverse.

Le monde me semblerait bien triste sans ces autres fenêtres ouvertes sur l'imaginaire que sont les œuvres d'art.